

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 48.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 14 DECEMBRE 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces: Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Revue Européenne, par P. C. — Nos gravures: Le prince Gortschakoff; L'hon. Toussaint-Antoine-Rodolphe Laflamme, C. R. D. C. L.; L'hon. Louis Beaulieu, Orateur de l'Assemblée législative; Le steamer *Northern Light*; Le comte Andrássy. — Modes parisiennes d'hiver. — Aventures du Capitaine Hatteras, par Jules Verne (suite). — L'homme Vert (suite), par Savinien Lapointe. — Les cartes à jouer, par H. F. — Science pratique. — Lettres parisiennes: Nouvelles couches sociales, par Th. B. de la Guiche. — La Serbie, par Louis Rousselet. — Législation Provinciale. — Poésie: A Alice-Blanche, par Un Ami. — Littérature canadienne: Le Roi des Étudiants, par Vincelas-Eugène Dick (suite). — L'heureux Moulin, chanson hollandaise, par Marie Marchal. — Incendie au théâtre de Brooklyn. — Nouvelles générales. — Le Jeu de Dames. — Prix du Marché de détail à Montréal.

GRAVURES: Gravures qui accompagnent le texte des Aventures du capitaine Hatteras: Le nouveau steamer *Northern Light*, construit pour résoudre le problème de la navigation du Saint-Laurent en hiver; Les nouvelles modes parisiennes d'hiver; L'hon. Louis Beaulieu, Orateur de l'Assemblée législative; L'hon. R. Laflamme, Ministre du Revenu de l'Intérieur; Le prince Gortschakoff, grand chancelier de l'Empire Russe; Le comte Andrássy.

REVUE EUROPEENNE

Depuis un mois que d'autres occupations nous ont détourné de notre tâche de chroniqueur, la situation européenne s'est modifiée plusieurs fois: nous n'oserions dire, cependant, qu'elle soit pour cela bien différente, tant il est vrai qu'elle éprouve, non point des changements décisifs, mais bien plutôt une série d'oscillations qui, après un temps donné, la ramènent presque au même point.

Deux grands pas cependant ont été faits: l'armistice a été réellement accordé, et une conférence doit se réunir pour discuter, sinon décider, les grandes questions en litige.

Malgré cela, l'on est plus que jamais dans l'incertitude sur les intentions des puissances, et sur le résultat final de toutes les complications qui s'enchevêtrent depuis plus de quatre mois, et que la diplomatie européenne n'est pas encore parvenue à démêler.

La Russie veut-elle réellement la guerre? L'Autriche cède-t-elle à l'influence russe? L'Allemagne pousse-t-elle l'Autriche et la Prusse contre la Turquie, afin de pouvoir s'agrandir ou tomber sur la France comme le prétendent quelques journaux, entr'autres une des principales feuilles de Saint-Petersbourg?

On n'est pas plus d'accord sur tous ces points qu'on ne l'était il y a deux ou trois mois.

Tout dernièrement, on a pu de nouveau croire encore à la guerre. M. Disraeli prononçait à Londres un discours dont la conclusion était d'une fermeté menaçante. Le lendemain, le Czar se livrait, dans une allocution patriotique, à un langage très belliqueux; il la terminait en style de proclamation par un appel à l'honneur et au courage de la vieille Russie. Quelques jours plus tard, ce n'était plus cela; le *Times* déclarait pour la centième fois que l'Angleterre ne se battrait pas plus pour le Grand Turc que pour le roi de Prusse, et le *Nord* exprimait à Saint-Petersbourg les intentions les plus pacifiques. Et, la semaine suivante, on se rebrouille en paroles et en écrits; et tout ce temps la Russie et la Turquie arment de leur mieux, et l'Angleterre qui, depuis longtemps, avait considéré son armée et sa flotte comme choses de luxe et de parade, est obligée de sacrifier au dieu Mars ou à la déesse Bellone, un certain nombre de guinées, holocauste très-peu agréable et qui n'était plus dans ses habitudes.

Lord Salisbury, plénipotentiaire anglais, est déjà en route pour Constantinople; chemin faisant, il est allé têter le poulx au

roi d'Italie; et un mouvement très-remarquable se fait en ce moment dans toutes les chancelleries de l'Europe. La France exceptée, on se consulte, on s'étudie, on négocie avec plus ou moins de franchise. Parviendra-t-on à s'entendre? *Oui*, si l'on faut pour cela, comme cela paraît être le cas pour plusieurs puissances, avoir une terrible peur de la guerre; *non*, si le mot d'un homme d'esprit est vrai: "Que ce sont les diplomates qui font la guerre, et les généraux qui font la paix."

Tandis que la diplomatie est dans cette impasse, un des hommes qui ont joué un des plus grands rôles depuis bien des années, vient de disparaître. Le cardinal Antonelli est mort au Vatican, le 6 novembre, à sept heures du matin. Pie IX, qui attendait depuis une journée la triste nouvelle, et qui était en ce moment en prières pour son ancien et fidèle serviteur, a célébré immédiatement la messe pour celui dont le nom sera toujours inséparable de l'histoire de son pontificat et de son gouvernement.

Le cardinal, par une des conséquences de l'état de choses actuel, qui serait bizarre si elle n'était si triste, n'a pu être inhumé dans aucune église comme l'ont été tant d'hommes qui ont rendu à la religion et à la société de bien moindres services. Par un règlement nouveau, on n'enterre plus que dans les cimetières.

Giacomo Antonelli était né à Sonnino, le 2 avril 1806. Il avait donc 70 ans. Son père était un simple bûcheron, mais sa famille avait compté autrefois des jurisconsultes et des historiens. Il fit ses études au séminaire romain et fut remarqué par Grégoire XVI qui le nomma prélat. Remplissant des fonctions civiles et politiques la plupart du temps, il ne fut jamais ordonné prêtre. En 1841, il devint sous-secrétaire d'Etat; Pie IX le fit cardinal en 1847. Ce fut lui qui accompagna le pape à Gaëte, dans son exil après l'assassinat du comte Rossi, et de même que l'on a toute raison de croire qu'il avait conseillé les mesures libérales des premières années du gouvernement de Pie IX, et le choix de l'infortuné ministre, on lui attribua la répression et le changement de politique qui eurent lieu au retour de Gaëte. Depuis ce temps, l'illustre cardinal, suspect aux ennemis des réformes qu'il avait faites ou conseillées, fut bien plus encore en butte à la haine du parti révolutionnaire et anticlérical. Peu d'hommes ont été l'objet d'autant de calomnies, et ont attiré sur eux autant de haines. Le pamphlet, la diatribe, les insinuations secrètes, les attaques ouvertes, les lettres anonymes, les menaces de mort ne l'ont pas épargné; elles ont même failli se réaliser.

Un matin, dit M. de Marancour, le cardinal descendait le grand escalier du Vatican, lorsqu'un homme l'arrêta et lui présente une supplique.

Antonelli la reçut, l'ouvrit et se disposait à la lire, quand tout à coup, prompt comme l'éclair, il se saisit de la main du solliciteur et lui serre le poignet avec une vigueur telle qu'il le contraignit à tomber à genoux. La main tenait un poignard.

Le cardinal Antonelli conduisit lui-même cet insensé jusqu'au poste des gardes suisses.

Ce malheureux — un enfant perdu du fanatisme — fut jugé, condamné à mort et exécuté; une demande en grâce formulée par Son Eminence n'avait pas abouti. Cet homme laissait une femme et des enfants dans la détresse, le cardinal leur fit une pension.

Un trait d'esprit! soit. Je le veux bien, mais qu'il y aurait de mauvaise foi à le retourner contre Antonelli!

Depuis plus de trente ans, l'homme qui vient de disparaître a été mêlé à tous les grands événements de l'histoire contemporaine. Avec Pie IX, il a dirigé dans le monde cette vaste et mystérieuse influence de la religion catholique sur les destinées des peuples qui étonne toujours ses ennemis. Simple diacre, il a eu autant d'influence sur les affaires de l'Eglise que beaucoup d'archevêques et d'évêques réunis; premier ministre d'un des plus petits états de la chrétienté, eu égard à l'étendue du territoire, à la richesse et à la force matérielle, il a exercé peut-être plus d'empire que les souverains et les hommes d'état des plus grandes nations.

Sa mort laisse un grand vide; car c'est au moment où tout devient plus embrouillé, plus mystérieux que jamais dans la politique européenne, que celui qui en connaissait autant qu'homme du monde toutes les roueries, que celui qui avait le mot de bien des énigmes, emporte dans la tombe une grande partie de sa science et de ses secrets.

Simple dans sa vie privée comme le sont les princes de l'église, affable et accessible beaucoup plus que de simples commis de bureau ne le sont ailleurs, Antonelli avait bientôt fait la conquête de tous ceux qui l'approchaient. Sa bonté et la facilité de son commerce étaient tellement connues que des personnages très-secondaires, pouvaient se permettre de dire en parlant de lui: "Mon ami Antonelli," sans que cela parût une énormité.

Au temps où M. de Bismarck commençait à faire parler de lui, il y avait en Europe quatre grandes réputations diplomatiques: Napoléon III, le cardinal Antonelli, lord Palmerston et le comte de Cavour. M. de Bismarck a grandi au milieu d'eux et il est resté seul. On serait tenté de croire que le jour où il partirait, ce sera le néant. Mais il faut bien se dire que la providence gouverne le monde et fait naître les hommes dont elle a besoin. M. de Bismarck ou son successeur trouvera peut-être son maître là où l'on n'irait point le chercher aujourd'hui.

La France aurait grand besoin que l'homme de la destinée fût encore une fois logé aux Tuileries ou dans les environs. Le ministère Dufaure, malgré toutes les concessions qu'il a faites, n'est pas encore assez libéral pour l'Assemblée législative, et le maréchal MacMahon doit se préparer à s'appuyer sur le sénat pour dissoudre le corps populaire ou à changer de ministres.

M. Gambetta qui, dans son discours de Belleville, avait paru vouloir faire un pas vers les idées modérées, et s'était carrément déclaré *opportuniste*, c'est-à-dire partisan de ce que les Anglais appellent *expediency*, M. Gambetta a jugé depuis opportun de soutenir la proposition Gatineau qui n'est qu'une sorte d'annistie déguisée. Mais ce n'est pas là cependant qu'est le plus grand danger. C'est dans les questions cléricales, ou si l'on veut anticléricales, que les passions républicaines se font jour au plus grand détriment peut-être de la république elle-même.

Dans notre dernière revue, nous avons parlé des interpellations auxquelles donnaient probablement lieu les funérailles de Félicien David. Cela n'a point manqué. Le ministère a voulu biaiser, comme on dit, en proposant de réserver la garde d'honneur pour les officiers de la légion d'honneur qui appartient à l'armée. Cette concession n'a pas suffi.

Plusieurs votes hostiles sur le budget ecclésiastique ont mis la situation de M. Dufaure tellement en péril, qu'il est question de sa résignation.

On ne doit pas être étonné si des ministres si mal assis dans leurs fauteuils, si tracassés dans les questions de politique intérieure, ne tiennent pas un langage bien ferme ni bien menaçant, lorsqu'il s'agit des affaires étrangères.

Forcé d'avouer, ce qui est, du reste, dans les circonstances présentes, la politique du simple bon sens, que la France doit renoncer à jouer un rôle dans les affaires d'Orient, le duc De Cazes a eu le tort de vouloir donner à la nécessité les apparences du calcul et d'une préférence basée sur des idées philanthropiques. Faisant allusion à la grande exposition que l'on prépare pour 1878, il a dit que la France "ne veut évoquer et n'appelle que les luttes fécondes de l'industrie et du commerce." Il a évidemment oublié son LaFontaine, et cette fable devenue proverbiale du renard qui trouve les raisins trop verts.

Un des écrivains de *l'Univers* s'indigne de cette précaution oratoire plus maladroite que coupable, et tance vertement le malheureux ministre des affaires étrangères sur son manque de sens patriotique.

M. de Cazes, s'écrie-t-il, a trouvé le moyen de rabaisser la France au-dessous d'elle-même en la montrant uniquement occupée de disputer le prix aux nations dans le bazar où il la convie de mettre son honneur et ses forces, comme si ces luttes mercantiles étaient les seules qui fussent désormais à la hauteur de sa décadence. C'est le contraire du cri d'honneur de l'antique Rome. "Que d'autres fassent des statues, des étoffes; mais toi, Romain, souviens-toi de gouverner le monde!"

Vaine et déçue, la France devait rentrer en elle-même sans se montrer au monde avant le jour où elle aurait pu reparaitre la première. Que dirait-on dans les histoires anciennes, si, après la défaite de Cannes et alors qu'Annibal était toujours là, Rome s'était mise à préparer une exposition pour les Carthaginois? Croit-on que ce trait eût immortalisé le nom de la république romaine? L'histoire raconte que le champ où campait l'ennemi fut mis en vente; elle ne dit pas qu'on convia celui-ci à venir s'amuser dans les auberges de Rome. Mais l'honneur des nations est changé et la France devra s'estimer assez relevée de ses désastres, si elle peut montrer à l'Europe ses machines du dernier modèle, les plus belles étoffes à la mode et les histrions les plus applaudis.

Bien des gens trouveront peut-être ce langage un peu sévère, ceux surtout qui ont visité l'exposition de Philadelphie, et en sont revenus enchantés du progrès moderne et de tout ce qu'ils y ont vu. Ces immenses foires internationales peuvent cependant, comme tant d'autres choses, être envisagées de bien des manières. Il y a ceux qui y voient le triomphe de l'homme sur le temps, l'espace et la matière, et qui ne peuvent assez entonner *l'hosannah!* en l'honneur de notre civilisation. Il y a aussi ceux que ces éloges impatientent et qui se demandent s'il n'y a pas bien des chances de tricher au jeu et d'en imposer dans ces pandémonium de l'industrie. Une chose est frappante, c'est qu'à Philadelphie le Japon écrasait plusieurs grandes nations chrétiennes, et entr'autres l'Allemagne, l'Allemagne du prince Von Bismarck!

Voici ce que nous disait un de nos amis de retour de Philadelphie, pour nous consoler de n'avoir pu faire ce petit voyage, et de n'y avoir pas vu le Canada y occupant une des premières places:

"Ne m'en parlez point: je suis encore malade d'entendre raconter les progrès des États-Unis et du Japon aux dépens du reste